

Mosquée de Sidi-Lhaloui

Un cadî andalou quitte soudain sa ville natale. Est-il écœuré de l'argutie juridique ? Veut-il échapper à la mollesse sévillane ? Fuit-il le désenchantement d'un grand amour brisé ? Peu importe. Le voici à Tlemcen. Son mysticisme cocasse séduit la plèbe. En ratiocinant sur l'éternel, pour vivre, il vend des gâteaux. A ce commerce, il gagne un surnom: El-Haloui. Hélas! que ne reste-t-il dans le beignet frit à l'huile!

Mais l'ambition est le démon des saints. Elle l'attire à la cour. Il y perd sa tête, non par métaphore, mais sur le billot. Au delà des remparts, on jette aux chiens son cadavre. Miracle ! quand à la chute du jour, le veilleur de nuit clame qu'il va fermer la porte Bab-Ali, il entend la voix du pauvre Sidi Lhaloui « Gardien, gardien, ferme ta porte! Il n'y a plus personne dehors, personne, sauf Sidi-Lhaloui, Sidi Lhaloui l'opprimé ! »

Grand émoi dans la ville. Ces bons Tlemcéniens s'émeuvent. Ils donnent enfin une sépulture à Sidi Lhaloui.

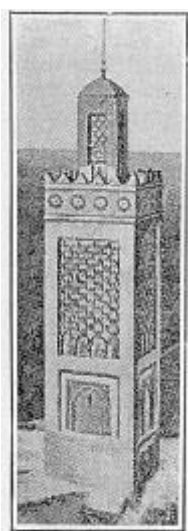


Fig. 52. — Minaret de Sidi Lhaloui

Le cadî marchand de gâteaux, l'ascète à la pacotille de bouche, dont la voix lamentable emplissait les soirs bleus de Tlemcen, repose encore dans un modeste mausolée, près de la mosquée qui porte son nom (fig. 52). Suivant une inscription du portail d'entrée, elle fut bâtie en 754 (1353) sur l'ordre du sultan Méridine Abou-Inan-Farès.

L'arcade portative ouvre un cintre outrepassé qu'entouraient des céramiques. On voit encore le second cadre, bandeau rectangulaire avec entrelacs, rosaces de faïence, riantes couleurs bleues, vertes, jaunes, brunes et blanches. Au-dessus, l'inscription dédicatoire à Abou-Inan. Sur la frise, quatre rosaces octogonales. L'auvent est porté par treize consoles appuyées sur une bande de bois à épigraphie koufique : « La prospérité durable, la bénédiction parfaite et la félicité ».

La cour intérieure a 10m10 x 10m60. Bordure d'arcades. La salle de prières, 13m68 x 17m50, comporte 5 nefs de 3m de large, celle du milieu de 3m35. Les arceaux des travées, en fer à cheval, reposent sur des colonnes d'onix hautes de 2 mètres. Les chapiteaux d'un très bel effet, ressemblent à ceux des ruines de Mansoura.

Deux colonnes de la salle de prières, près de l'entrée, offrent une inscription commémorative et l'une d'entre elles un cadran solaire. Un cadran solaire à une place abritée du soleil ? Cette anomalie, l'étroite parenté des chapiteaux et de ceux de Mansoura, sont révélatrices : on estime depuis Brosselard, que les colonnes, d'abord destinées à la ville des assiégés, furent ensuite employées à la Mosquée de Sidi-Lhaloui.

Le mihrab, entre deux fûts d'onix, dans un cadre dont le décor a disparu, s'abrite sous une coupole à stalactites. Sur les chapiteaux de ses deux colonnes d'ouverture, des inscriptions psalmodient: « Mosquée du tombeau du cheikh aimé de Dieu, l'élu de sa grâce El-Lhaloui, que sa miséricorde divine soit avec lui!

L'ordre d'édifier cette mosquée bénie est émané du serviteur de Dieu, celui qui met sa confiance dans le Très Haut, Farès, prince des Croyants.»

Le minaret, campé à droite de la façade nord, a un visible cousinage avec celui de Sidi-Boumédine. On y remarque des défoncements, cerclés d'arcades découpées, avec écoinçons géométriques. Au-dessus, comme une toile d'araignée, un grand réseau à lambrequins et à fleurons.

Le décor des plafonds, en bois ouvragé, rappelle ceux de la Médersa Bouanania, élevée à Fez sensiblement à la même époque, et du « Tailler del Moro » de Tolède. Ils dessinent, de leurs

entrelacs géométriques très régulièrement disposés, rosaces, octogones, losanges et carrés. Nous sommes, en effet, à l'ère où l'ébénisterie hispano-moresque amenuise et découpe le bois pour lui faire rendre sa pleine tonalité d'art. Les lattes assemblées encadrent généralement des polygones traités à la peinture. La frise est une planche sculptée de koufique voisinant avec des arabesques.

N'oublions pas les consoles de l'auvent, sur le portail, avec leurs panneaux latéraux supérieurs à entrelacs et à palmettes.